

Sandro Veronesi collectionne les prix littéraires. Après le Strega et le Femina étranger, il a récolté, avec « Terres rares », le premier Prix Marco Polo Venise et l'« Europese Literatuurprijs ». © D.R.



CULTURE

« Les Damnés » ou le triomphe de la mort

SCÈNES Le 70^e Festival d'Avignon s'est ouvert avec une création d'Ivo van Hove

- Standing ovation à la première des « Damnés », mis en scène par notre compatriote.
- Un spectacle fascinant d'une noirceur totale.

AVIGNON
DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Le corps est posé dans le cercueil puis, machinalement, les hommes en noir referment le couvercle. Un homme est mort, la vie continue. Mais dans *Les Damnés*, monté par Ivo van Hove à Avignon, la mort ne libère rien ni personne. Une caméra dans le cercueil montre le défunt qui rouvre les yeux, prend conscience de ce qui lui arrive et commence à hurler et à frapper des poings pour tenter d'échapper à son destin. Trop tard. Plus personne ne l'entend. Mais cette scène qui se reproduira à la mort de chaque protagoniste correspond bien à ce que vivent les différents personnages, incapables d'échapper au piège dans lequel ils se sont eux-mêmes enfermés. Elle correspond aussi, d'une certaine manière, à la sensation du spectateur, scotché face à ce spectacle fascinant et étouffant, saisi d'effroi par ce qui se déroule sous ses yeux et pourtant incapable de s'en détourner.

Comme pour appuyer plus encore là où cela fait mal, chacune de ces funérailles, sans émotion ni décorum, se fait sur fond de sifflement strident d'une sirène d'usine et de lumière crue éclairant toute la Cour d'Honneur. Filmés en direct, les spectateurs se retrouvent sur grand écran tandis que les personnages survivants les regardent fixement. Si les Damnés sont sur scène, quelle est notre place à nous spectateur ? Qu'aurions nous fait à leur place ? Et que faisons-nous aujourd'hui ?

C'est pour ces questions-là qu'Ivo van Hove a choisi de monter *Les Damnés* avec la troupe de la Comédie-Française qui fait son grand retour dans la Cour d'Honneur après plus de 20 ans d'absence à Avignon. Le scénario de Visconti démarre avec une fête de famille où les plus jeunes déclament un poème ou jouent quelques notes de musique pour le patriarche de la famille Essenbeck. Tout cela pourrait être charmant si, juste avant, nous n'avions vu chaque personnage se préparer, s'habiller, se coiffer, se maquiller pour se construire l'image qu'il souhaite donner de lui-même. Cette préparation ne se passe pas dans une banale salle de bain mais face à une longue table dotée de miroir comme dans les loges d'un théâtre. Du début à la fin du spectacle, tout se passera ainsi à vue, sur le plateau. Car la vie de cette famille n'est qu'une comédie tragique où chacun joue un rôle pour manipuler les autres, les tromper, les éliminer et prendre le pouvoir sur les acieries Essenbeck.

L'histoire se passe dans les années 30, en pleine montée du na-



« Les Damnés », dans la mise en scène d'Ivo van Hove à Avignon, ressemble à une course effrénée pour le pouvoir. © CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/FESTIVAL D'AVIGNON.

zisme. Cette riche famille dont l'un des fils est mort à la « grande guerre », n'a rien de commun avec l'idéologie nationale-socialiste. Mais il faut faire tourner l'usine et chacun va finir par s'allier avec le nouveau pouvoir pour que celle-ci continue à produire. Et pour en devenir le maître absolu. Hormis Herbert qui refuse clairement de jouer le jeu et s'enfuit à l'étranger, tous vont plonger l'un après l'autre ne laissant au final qu'un champ de ruines occupé par les nouveaux maîtres du pays.

Ivo Van Hove réalise cette descente en enfer avec tous les éléments à sa disposition

Ivo van Hove réalise cette descente en enfer en utilisant magistralement tous les éléments à sa disposition. Le son est d'une importance constante avec les compositions originales d'Eric Sleichim pour les saxophonistes de Blindman mais aussi les sifflements de la sirène, les hurlements d'un groupe rock allemand... L'image filmée est omniprésente, montrant les personnages en direct, permettant d'offrir des gros plans sur l'un ou l'autre, d'attirer l'attention sur un détail éloigné de la scène principale se déroulant sous nos yeux, mixant images enregistrées et scènes en direct, offrant des

points de vue différents sur ce qui se déroule sous nos yeux. La scénographie de Jan Versweyvel livre dès le départ tous les éléments du drame : la longue table de maquillage, l'espace central où tous s'affrontent, les cercueils déjà alignés sur la droite et n'atten-

dant plus que leur destinataire, le gradin sur la gauche où chaque personnage s'assied en attendant d'intervenir...

Et puis il y a cette incroyable troupe de la Comédie-Française avec laquelle le metteur en scène belge ne cesse de répéter qu'il a

eu un plaisir fou à travailler. Tous se donnent à fond dans cette aventure, bien loin de l'image corsetée que certains ont encore de cette institution. Didier Sandre marque le début du spectacle dans le rôle du patriarche, Denis Podalydès est ignoble à

souhait dans le rôle de Konstatin, Guillaume Gallienne campe un Friedrich Bruckman alternant lâcheté et faibles tentatives de résistance, Elsa Lepoivre donne à Sophie von Essenbeck une aura et une arrogance qui se fracassent finalement sur la réalité, Loïc Corbery et Adeline d'Hermey sont bouleversants, seuls à s'aimer vraiment et à résister à la médiocrité qui les entoure, Eric Genovese est un Von Aschenbach sobrement manipulateur et sournois, Clément Hervieu-Léger apporte une étonnante fragilité au personnage du jeune Günther tandis que Christophe Montenez résume à travers le parcours de Martin von Essenbeck, celui de toute sa famille, passant par tous les états, toutes les compromissions, tous les plus noirs secrets pour finir seul mitraillant la foule dans une scène finale hallucinante.

Un spectacle d'une noirceur absolue, véritable plongée au cœur du mal, d'autant plus effrayante qu'elle montre que rien de tout cela n'est inné ni inéluctable. Mais que chacun peut s'y laisser entraîner avec une facilité déconcertante. ■

JEAN-MARIE WYNANTS

HISTOIRE(S) DU FESTIVAL

« Le ciel, la nuit et la pierre glorieuse »

Midi pile à Avignon. Sous un soleil tapant, Olivier Py, directeur du festival, bondit sur le petit podium installé dans le jardin Ceccano, en plein centre-ville. En quelques mots, il rappelle que le festival fête sa 70^e édition et qu'à cette occasion, il a demandé à

Thomas Jolly et sa Piccola Familia, de concevoir un feuilleton théâtral racontant l'histoire de la manifestation de 1947 à... 2086. On n'est jamais trop en avance sur son temps. Manque de pot, le metteur en scène s'est cassé le pied en répétition le jour précédent. Mais toute sa petite troupe est là et prend aussitôt le relais pour livrer

le premier épisode de *Le Ciel, la nuit et la pierre glorieuse*. À l'ombre de quelques grands arbres, le public déjà nombreux en ce premier jour, va se régaler durant 40 minutes. La Piccola Familia raconte l'histoire avec humour et bonne humeur. On redécouvre la petite et la grande histoire du festival, les premières heures dues à l'enthousiasme de Vilar et de son équipe, constituée essentiellement de très jeunes comédiens, plus dynamiques... et moins chers que les vedettes. On revit en version express déjantée les trois spectacles de la première édition et on prend un plaisir fou à ce spectacle vif et malin rappelant que le théâtre est vraiment un art pour tous, aujourd'hui plus que jamais.

J.-M.W.

Tous les jours jusqu'au 23 juillet à 12 h au jardin Ceccano, entrée libre



Jusqu'au 16 juillet à Avignon, www.festival-avignon.com puis du 24 septembre au 13 janvier à la Comédie-Française à Paris, www.comedie-francaise.fr.